

« NADA TE TURBE »

La semaine dernière, je vous livrais un petit article sur la « Petite Thérèse » comme on appelle familièrement Marie-Françoise Thérèse Martin, appelée en religion « Thérèse de Lisieux », ou plus précisément « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face ».

Il était logique cette semaine de donner une place à la « Grande Thérèse », Sainte Thérèse d'Avila, que l'Eglise célèbre le 15 octobre.



Pierre-Paul Rubens, *Sainte Thérèse d'Avila*, vers 1615



Teresa Sánchez de Cepeda Dávila y Ahumada est née le 28 mars 1515 à Gotarrendura en Vieille-Castille. Elle entre à 20 ans au Carmel et prend le nom de « Thérèse de Jésus ». Elle se rend compte que les pratiques religieuses de cet Ordre se sont dégradées et elle veut le réformer pour le faire revenir à la Règle primitive, malgré bien des résistances. Elle fonde de nombreux couvents en Espagne. Elle vit des expériences mystiques très fortes et rencontre saint Jean de la Croix, lui même mystique. Elle nous a laissé des écrits de haute spiritualité, en particulier «Le château intérieur de l'âme» qui est une extraordinaire méthode de prière et d'oraison qui la range parmi les meilleurs guides de l'oraison contemplative. Thérèse d'Avila meurt en 1582 ; elle sera béatifiée par Paul V en 1614 et canonisée en 1622 par Grégoire XV. Paul VI la proclame Docteur de l'Église en 1970.



Gian Lorenzo Bernini, *L'extase de sainte Thérèse*, marbre, achevé en 1652, chapelle Cornaro de Santa Maria della Vittoria à Rome

Le Pape Benoît XVI dira d'elle : « Sainte Thérèse d'Avila est un maître de vie chrétienne pour les fidèles de tout temps. Dans une société souvent pauvre de spiritualité, elle nous apprend à être des témoins constants de Dieu, de sa présence et de son action. Son exemple de contemplative active doit nous pousser à consacrer chaque jour

du temps pour la prière. Il ne s'agit pas de temps perdu mais un moment d'ouverture sur le chemin qui conduit à la vie, un moment pour apprendre de Dieu ce qu'est un amour ardent pour lui et son Église, ce qu'est la charité réelle à offrir à nos frères. » (Benoît XVI, Catéchèse, 2 février 2011).

L'un de ses plus beaux poèmes est sans doute « *Nada te turbe* » (« Que rien ne te trouble »). Je vous ai proposé plus haut la belle mise en musique de la Communauté de Taizé. En voici le texte complet : « *Que rien ne te trouble, que rien ne t'épouvante, tout passe, Dieu ne change pas, la patience obtient tout ; celui qui possède Dieu ne manque de rien : Dieu seul suffit. Elève ta pensée, monte au ciel, ne t'angoisse de rien, que rien ne te trouble. Suis Jésus-Christ d'un grand cœur, et quoi qu'il arrive, que rien ne t'épouvante. Tu vois la gloire du monde ? C'est une vaine gloire ; il n'a rien de stable, tout passe. Aspire au céleste, qui dure toujours ; Fidèle et riche en promesses, Dieu ne change pas. Aime-Le comme Il le mérite, Bonté immense ; mais il n'y a pas d'amour de qualité sans la patience. Que confiance et foi vive*

maintiennent l'âme, celui qui croit et espère obtient tout. Même s'il se voit assailli par l'enfer, il déjouera ses faveurs, celui qui possède Dieu. Même si lui viennent abandons, croix, malheurs, si Dieu est son trésor, il ne manque de rien. Allez-vous-en donc, biens du monde ; allez-vous-en, vains bonheurs : même si l'on vient à tout perdre, Dieu seul suffit. Ainsi soit-il. »

Le Jésuite Luc Ruedin commente ce très beau texte : « Dans le quotidien, nous nous efforçons le plus souvent de neutraliser l'angoisse soit en essayant de surmonter notre mortalité, soit en la fuyant, soit enfin en l'affrontant... On peut tenter de surmonter la mort. Pensons au Trans humanisme qui fait miroiter la prolongation indéterminée de la vie humaine. On peut tenter de la neutraliser. Le philosophe Martin Heidegger a analysé les ruses que déploient les humains pour se dissimuler à eux-mêmes leur propre mortalité, et Blaise Pascal a décrit les divertissements qu'ils inventent pour l'oublier. On peut aussi tenter de l'assumer et d'y consentir, sans que ce soit là l'aveu d'une défaite, mais au contraire d'une totale conversion

de notre regard sur la mort. Elle nous apparaît alors moins comme une limite que comme la ressource secrète dont se nourrit l'existence.

Le mourir apparaît alors comme la condition du naître et la mortalité comme une chance pour l'être humain: non plus obstacle, mais tremplin à partir duquel il peut bondir dans l'existence. Plus encore passage qui le conduit dans la remise totale de soi au Mystère qui le fonde et l'accueille dans l'Amour.

Des voies spirituelles ont été tracées qui peuvent nous aider à adopter cette posture et ouvrir à l'Espérance par-delà le tourbillon de l'angoisse. À partir de là, il peut alors nous être révélé que la peur de la mort n'est nullement incompatible avec la joie d'exister dans la foi en Celui qui Maître de la vie et de la mort.

Il ne s'agit pas de faire taire l'angoisse, ou de dédramatiser la mort, ni de s'attendre à l'absence totale de trouble. Car ce serait alors travailler à s'amputer de cette part sensible de notre être qui s'émeut à la pensée de la mort et nous rend si humains. Ce qui est plutôt requis, c'est de cesser d'opposer de vaines résistances à

l'angoisse et de se laisser porter par la confiance pour parvenir à atteindre ce moment où, dans la foi et par grâce, la peur se changera en paix et en joie.



Vue d'ensemble de la chapelle Cornaro. Notez les « spectateurs » sur les côtés, confortablement installés dans leurs « loges ».

Une telle transmutation, si elle est possible, advient à la fois en nous et sans nous, elle se fait sans que nous la fassions! Le meilleur mot pour décrire un tel changement d'état est celui de Maître Eckhart, qui parlait à ce propos de Gelassenheit, ce laisser-être qui rend toutes choses à elles-mêmes, du moment que l'on cesse de les asservir à nos projets et que l'on parvient à se dépouiller de l'attachement à son moi. Ainsi le détachement n'est pas

l'absence d'émotions, car il ne provient pas du rejet de notre finitude, mais aspire au contraire à s'ouvrir à sa vérité dans la confiance.

Ce calme devant la mort est moins l'œuvre de l'ascèse que du détachement qui nous relie justement à Dieu. On parvient peut-être à l'atteindre non pas en se situant par-delà l'angoisse, mais plutôt en l'acceptant, pour tenter de rejoindre cette zone immobile qui constitue le centre des tourbillons. L'angoisse de celui qui se risque jusque-là ne souffre pas qu'on l'oppose à la joie. Elle se tient, en deçà de telles oppositions -un temps pour vivre, un temps pour mourir- (Quohelet 3,2) dans une alliance secrète avec la sérénité que donne la foi. «Nada te Turbe» («Que rien ne te trouble») nous intime Thérèse d'Avila. Suivons là sur ce chemin de confiance... »

« Nada te turbe... Que rien ne te trouble... » C'est l'invitation que je vous laisse en vous souhaitant un...

...Bon dimanche !

Chanoine Patrick Willocq